

## Études d'histoire religieuse



René Latourelle, *Pierre-Joseph-Marie Chaumonot - Compagnon des martyrs canadiens*, Montréal, Bellarmin, 1998, 268 p  
Daniel St-Arnaud, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII<sup>e</sup> siècle - Le Sachem portait la soutane*, Sillery, Septentrion, 1998, 204 p.

John A. Dickinson

Volume 65, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006843ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006843ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dickinson, J. A. (1999). Review of [René Latourelle, *Pierre-Joseph-Marie Chaumonot - Compagnon des martyrs canadiens*, Montréal, Bellarmin, 1998, 268 p / Daniel St-Arnaud, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII<sup>e</sup> siècle - Le Sachem portait la soutane*, Sillery, Septentrion, 1998, 204 p.] *Études d'histoire religieuse*, 65, 96–99. <https://doi.org/10.7202/1006843ar>

moteur, par son engagement social, d'une politique familiale au Québec.

Cette monographie ne manque pas d'intérêt bien que l'auteure elle-même en reconnaisse les limites, limites qui devraient être comblées par une histoire du mouvement familial au Québec en cours de réalisation. Elle devrait rappeler d'agréables souvenirs à tous ceux qui ont été au cœur du mouvement familial québécois. Cependant, on peut regretter que l'auteure ait si peu accordé d'importance à tous ces foyers membres alors qu'elle en a tant donné au fondateur. Il aurait pourtant été possible de le faire, puisque tant de militants sont encore vivants et même actifs, y compris ceux des premières heures. Peut-être l'orientation de la monographie aurait-elle été différente si, en plus du comité interne de l'historique, l'auteure s'était assurée de la présence d'un comité scientifique externe.

Madeleine Gauthier,  
INRS-Culture et Société.

\* \* \*

René Latourelle, *Pierre-Joseph-Marie Chaumonot – Compagnon des martyrs canadiens*, Montréal, Bellarmin, 1998, 268 p.

Daniel St-Arnaud, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII<sup>e</sup> siècle – Le Sachem portait la soutane*, Sillery, Septentrion, 1998, 204 p.

Voici deux biographies de missionnaires jésuites qui ont oeuvré pendant de nombreuses années auprès des autochtones, le premier est l'oeuvre de l'historien jésuite René Latourelle et le second d'un jeune anthropologue, Daniel St-Arnaud. Les deux évangélisateurs partagent beaucoup de traits communs: une facilité à apprendre les langues amérindiennes; un dévouement hors du commun; une vie chrétienne exemplaire; une dévotion envers la Sainte-Famille; l'espoir non-réalisé du martyr. Si les vies des protagonistes se ressemblent, le traitement accordé par leurs biographes est, cependant, fort différent.

Le père Latourelle dresse un portrait édifiant de Chaumonot, arrivé dans la colonie en 1639 et affecté presque sans interruption à la mission huronne, d'abord dans le pays des Hurons et ensuite dans les environs de Québec jusqu'à sa mort survenue en 1693. Compagnon de Jean de Brébeuf dans la mission infructueuse auprès des Neutres en 1640-1641, il assiste ensuite à l'essor de l'église huronne et sa destruction aux mains des Iroquois entre 1648 et 1650. En raison de ses capacités linguistiques, il est choisi comme missionnaire chez les Onontagués à Sainte-Marie-de-Gannentaha en 1655, où il retrouve et console des anciens convertis hurons. Craignant un complot, les missionnaires fuient le pays iroquois pendant l'hiver 1658 et Chaumonot retourne auprès des Hurons réfugiés à Québec où il demeure

ra à l'exception de deux courtes affectations, l'une comme vicaire de Montréal (1662-1663) et l'autre comme aumônier des troupes pendant l'invasion des villages agniers (1665-1666). Comme supérieur de la mission huronne, il préside aux déplacements successifs de la mission à Notre-Dame-de-Foy et ensuite à Lorette où il fait construire une chapelle sur le modèle de Notre-Dame de Lorette en Italie qui joua un rôle déterminant dans sa vocation. Il instaura la confrérie de la Sainte-Famille dans la mission pour stimuler la piété des néophytes et fut responsable de centaines de conversions. Enfin, un court chapitre sur la vie mystique de Chaumonot termine ce travail.

S'il est vrai que les missionnaires martyrs ou ceux ayant rédigé une *Relation* annuelle sont mieux connus que les autres, on doit s'attendre à ce qu'une biographie apporte un nouvel éclairage sur le personnage et l'époque. Or, ce n'est pas la préoccupation de l'auteur qui admet finalement à la page 211 que le seul but de l'ouvrage est de mieux faire connaître Chaumonot afin que les fidèles demandent son intercession en vue de sa béatification. La plus grande qualité de l'ouvrage est la large place laissée aux documents d'époque mais ils sont cités sans esprit critique et sans contextualisation historiographique. Par exemple, les transcriptions de discours devant des assemblées amérindiennes traduisent-elles fidèlement les paroles prononcées? Quand Chaumonot affirme aux Iroquois que leur nourriture ne serait pas donnée aux animaux en France (p 130), ces paroles sont-elles destinées à ses hôtes qui en auraient été très offensés ou à son auditoire français pour illustrer les difficultés des missionnaires? L'absence d'esprit critique conduit également à des affirmations pour le moins surprenantes. Par exemple, comment expliquer qu'un homme «prodigieusement doué pour les langues» (p. 62) puisse perdre la connaissance de sa langue maternelle (p. 33)? Il s'agit donc d'une hagiographie traditionnelle qui apporte peu à la connaissance historique.

La biographie de Pierre Millet est un mémoire de maîtrise en anthropologie et ne cherche ni à sanctifier ni à dénigrer son sujet. Millet eut un cursus plus traditionnel au début de sa vie que Chaumonot, mais arrivé en Nouvelle-France leur expérience se ressemble. Dès son débarquement, il est affecté à la mission ontaguée qui reprenait après la conclusion de la première guerre iroquoise. Il maîtrisa rapidement la langue et, en 1673, fut choisi pour évangéliser les Onneiouts où il demeura une douzaine d'années. Il joua un rôle d'interprète dans les expéditions de La Barre et de Denonville avant d'être capturé au fort Frontenac en 1689. Bien que plusieurs Iroquois voulussent le destiner au feu, sa vie fut préservée par la faction chrétienne chez les Onneiouts. Adopté par le clan du Loup, il fut appelé à remplacer le chef héréditaire Otasseté et entra ainsi au conseil des Cinq-Nations où il joua un rôle diplomatique important jusqu'à sa libération en 1695. Il servit

à la mission huronne de Lorette avant de terminer sa carrière de missionnaire au Sault Saint-Louis et mourut à Québec en 1708.

Après une introduction qui traite des sources et de la problématique, l'étude débute par un survol des sociétés iroquoïennes et de l'arrivée des Européens dans la région. Si la partie des Iroquois est généralement pertinente, celle sur les colonisations européennes contient des erreurs (par exemple, la destruction des Hurons n'inaugure pas un répit pour les colons mais une offensive plus soutenue (p. 46), et s'attarde sur la période avant l'arrivée de Millet et ne développe pas suffisamment l'étude de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Suivent une petite esquisse biographique et un portrait de personnage.

Un long chapitre est consacré à la valeur ethnographique des écrits du père Millet. Les apports les plus importants dans ce domaine touchent la vie politique (l'importance des anciens, des femmes et le rôle des chefs), la guerre (le traitement accordé aux prisonniers), les chamans et les rapports diplomatiques. L'organisation de cette partie amène, cependant, des répétitions d'événements marquants de la vie de Millet et ne permet pas de comprendre tout de suite l'explication de certains faits. Par exemple, il faut attendre la page 95 pour apprendre les raisons du bon traitement de Millet lorsqu'il est emmené au village onneiout (p. 68).

Un dernier chapitre important organisé sous forme biographique contient deux sortes d'analyse. Les deux sections les plus importantes concernent son rôle auprès des Iroquois comme missionnaire et comme chef héréditaire, position qui lui permet d'exercer une influence considérable dans la diplomatie. Une courte section traite du problème de ses activités entre son rappel d'Onneiout et son retour comme captif. Enfin une dernière section traite de la date de son retour dans la colonie et de ses activités au Sault-Saint-Louis. Cette organisation est un peu déconcertante et amène de nouvelles répétitions. Il me semble qu'une structure biographique plus traditionnelle aurait permis la même analyse en évitant les redites.

Daniel St-Arnaud fait usage des noms francophones des nations iroquoïses trouvés dans les sources ce qui est très bien (p. 29), mais si on veut être puriste, il faut être conséquent avec soi. Ainsi, il faut proscrire le terme «sources primaires» (p. 21) qui est un anglicisme et, dans les sources et en français, les «wampums» sont des porcelaines.

Ces deux ouvrages ont le mérite de souligner la vie et l'oeuvre de deux missionnaires jésuites importants et souvent négligés dans l'historiographie. Ils éveilleront peut-être suffisamment de curiosité pour susciter d'autres études qui mèneront enfin à une prosopographie scientifique de ces hommes

qui ont si fortement marqué les débuts de l'histoire canadienne.

John A. Dickinson,  
Université de Montréal.

\* \* \*

Jean-Guy Dubuc, *Le frère André*, Montréal, Fides, 1996, 235 p.

Alors que les églises enregistrent depuis des décennies une fréquentation décroissante de leurs lieux de culte, chaque année, bon an, mal an, quelque deux millions de personnes fréquentent l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal à Montréal. Qu'est-ce qui attire ces gens venus de partout ?

Cette question sert de porte d'entrée à Jean-Guy Dubuc pour le récit qu'il propose de l'extraordinaire destin d'Alfred Bessette (1845-1937), ce modeste frère qui, sous le nom de frère André, a représenté l'espérance de la guérison pour des millions de personnes depuis le milieu des années 1880 jusqu'à sa mort, et que les foules continuent encore aujourd'hui de prier. Cet homme sans prétention de qui on n'attendait rien, est à l'origine d'un mouvement populaire spontané de confiance qu'il a vite fait d'orienter vers saint Joseph pour détourner l'attention de sa personne lorsque des guérisons survenaient à la suite de son intervention et de sa prière. «Il ne fut jamais bavard et il a toujours fait économie de mots, de discours ou de gestes. Pourtant, chacun semblait repartir avec une nouvelle force de vie, une nouvelle raison d'espérer.» (p. 23) La modeste chapelle provisoire érigée à l'été 1908 - on y a accueilli 200,000 personnes lors du congrès eucharistique de 1910 - a vite fait place, sous la pression de l'affluence populaire, à l'élaboration en 1914, avec l'appui de l'autorité religieuse, des plans des architectes Viau et Venne qui sont à l'origine de l'imposant monument qui fait maintenant partie du profil architectural de Montréal.

L'auteur vise le grand public et adopte le style journalistique qui lui est familier. Il utilise aussi largement les articles de différents journaux de l'époque. Ainsi, le premier chapitre s'ouvre sur la une du journal *La Patrie* annonçant le million de personnes attendues auprès de la dépouille du thaumaturge le jour de son décès, le 7 janvier 1937. Un matériel qui permet d'entrevoir le climat de l'époque et l'ampleur de la réputation du religieux.

L'auteur cite largement les témoignages de contemporains, d'amis, de proches et même d'adversaires qu'il a sans doute, pour une bonne part, tirés de la Positio présentée à Rome en vue de la béatification (le frère André a été déclaré bienheureux en 1982), mais l'ouvrage ne comporte malheureusement aucune indication bibliographique.

Phénomène unique dans l'histoire religieuse du Québec, le frère André s'est révélé un remarquable communicateur, lui qui était peu loquace, par-